

Yves MARGUERAT

**ENFANTS VENUS DANS LA RUE
ET
ENFANTS NES DANS LA RUE**

Une problématique différente

La Grande Ile est trop originale, sa géographie trop variée, son histoire trop riche, sa société trop spécifique pour qu'un étranger puisse en appréhender rapidement toute la complexité. Mais les enfants de la rue ont de nombreux points communs partout dans le monde, et l'on peut en saisir l'essentiel assez vite. Les enquêtes de Bodo Ravololomanga et de Béatrice Bousquet à Antananarivo ont bien expliqué une situation finalement assez simple. Dans notre démarche collective, mon rôle était donc, en quelque sorte, celui d'une "voiture-balai" : pouvoir combler, en cas de besoin, les manques graves qui auraient pu subsister dans les travaux antérieurs. Je vais donc ici décrire les observations que j'ai pu faire et entendre à Madagascar¹ sur la situation des enfants laissés à eux-mêmes et des autres marginaux des rues, ce qui permet d'élaborer une problématique nouvelle, que le manque de temps n'aura permis que d'esquisser. J'ai concentré l'essentiel de mes observations sur un point particulièrement significatif du cœur de la ville : le quartier des affaires, construit à l'époque coloniale, et en particulier ce que l'on peut considérer comme son "hyper-centre", l'avenue de l'Indépendance. Cet exemple ne rend évidemment pas compte de toutes les situations des enfants des rues de la ville, mais il en résume sans doute assez bien la quintessence.

I - CHOSES VUES DANS LA RUE AU CENTRE-VILLE

De toutes les réalisations de l'urbanisme colonial français dans la capitale de Madagascar², la plus belle et la plus symbolique avait été l'actuelle avenue de l'Indépendance, tracée en 1910. Dans l'axe du vallon d'Analakely³, très étroit en amont puis de plus en plus évasé en descendant droit vers le nord-ouest, l'avenue relie la vieille ville perchée sur ses hauteurs à la vaste gare du chemin de fer chargé de décloisonner les Hautes Terres en les reliant à la côte pour les ouvrir aux échanges internationaux. Au pied de la cité ancienne et de son lacinis de ruelles, elle forme une majestueuse trouée en pente douce, longue de 600 mètres et large de 80 : deux chaussées bien dégagées, de part et d'autre d'une pelouse centrale que parsèment quelques modestes monuments commémoratifs. De chaque côté, les immeubles de briques roses des années 1930 sont tous construits sur le même

¹ En novembre 2002.

² Pour plus de détails, voir (Collectif) : *La Cité des Mille. Antananarivo : Histoire, architecture, urbanisme.* Antananarivo, CITE et Tsipika, 1998, 191 p., ici pp. 116-117.

³ Le "Petit Bois", totalement disparu depuis longtemps.

modèle, du plus bel effet : deux étages et des toits à pente forte, avec au rez-de-chaussée des arcades toutes semblables qui abritent de nombreux magasins et les agences du secteur tertiaire moderne. Il faut noter une nette dissymétrie entre le côté qui fait face au nord-est, où de nombreuses boutiques voient se bousculer sans cesse la foule des clients, et l'autre façade, où siègent surtout de grandes activités de service, comme les compagnies aériennes, qui attirent sensiblement moins de monde au cours de la journée.

En haut de l'avenue, à l'endroit où la chaussée devient à voie unique¹ et où convergent deux grands escaliers symétriques dévalant des collines abruptes qui l'enserrent, se situe le cœur commercial de la ville, avec les bâtiments des principales compagnies de négoce et surtout l'ancien marché très populaire du *Zoma*, avec son infrastructure coloniale de petits pavillons aux toits de tuiles à très forte pente. Il y a encore quelques années, les débordements successifs du marché avaient submergé tout l'espace avoisinant : marchands assis ou ambulants, clients et mendiants formaient partout une masse compacte, de moins en moins franchissable. Le jour, et encore plus la nuit, les voleurs pullulaient, habiles ou violents : il était fortement déconseillé à l'étranger d'aller s'y promener. Depuis, l'essentiel du grand marché a été déplacé sur un nouvel emplacement plus vaste, près de la gare. Les vieux pavillons de l'ancien *Zoma* abritent encore de multiples échoppes qui entretiennent le jour une forte activité, mais celle-ci ne déborde plus aux alentours et s'efface complètement le soir venu. Le jour, et surtout la nuit, l'avenue de l'Indépendance est donc redevenue un lieu paisible et sûr. En 1997, la coopération japonaise en a rénové avec succès les pelouses, que la population respecte : on voit seulement quelques petits enfants se rouler parfois sur l'herbe, et les amoureux s'y font immortaliser par les photographes ambulants. Un seul danger : le samedi soir, les fils à papa les plus fortunés, qui trouvent ici la plus longue ligne droite goudronnée de toute la ville (voire du pays), y organisent des courses folles avec leurs motos et leurs voitures de sport, dont ils font hurler les moteurs et miauler les pneus très tard dans la nuit, avec de temps en temps un grand fracas, quand ils accrochent au passage un lampadaire...

Sitôt le soir tombé, tous les magasins ferment, et les passants disparaissent vite, rendant l'avenue au silence. On est là, typiquement, dans ce que la géographie urbaine appelle un *central business district*, grouillant de vie le jour, désert la nuit, car ses immeubles, aux loyers les plus chers, n'abritent que des lieux de travail. Le dimanche aussi, l'avenue ne connaît que très peu d'activités : les lieux sont vides, hormis quelques vieilles femmes qui mendient.

Et pourtant, toute une population vit sous les arcades de l'avenue. Tard dans la nuit, on découvre, à la lumière que répandent lampadaires et enseignes, d'innombrables formes alignées contre le mur du fond, recouvertes de couvertures, de toiles en plastique blanchâtres, de grands cartons ou de bâches de couleurs diverses, pour lutter contre le froid nocturne² : c'est toute une société qui vit là, hommes, femmes, enfants, du nourrisson au grand-père. Le jour, leurs affaires sont roulées en grosses boules et cachées dans les fourches des branches basses des arbres de l'avenue ; comme les passants n'ont guère l'habitude de lever leur regard, personne ne les remarque. Ces gens se fondent alors dans la foule, où se côtoient sans cesse beaux habits et guenilles. Mais un critère presque infallible permet de repérer immédiatement le petit peuple des sans-abri : ils sont tous pieds nus³.

Toute la journée, quelques femmes d'âge mûr se tiennent assises sur un bout de trottoir ou sur le socle en ciment qui entoure le pied d'un arbre, avec un petit étal de restauration : un réchaud, quelques marmites et bols... Des femmes plus jeunes circulent avec un bébé sur les bras, pour mendier auprès des passants, sur le ton le plus geignard, avec une insistance exaspérante, mais généralement fructueuse. Mendient aussi de très petits enfants (de 5 à 10 ans) en guenilles, qui, eux, ne peuvent s'empêcher de sourire et de rigoler. Des adolescents plus ou moins âgés s'offrent pour garder les voitures, sans agressivité, comme toute la foule, pressée mais toujours débonnaire.

¹ Et prend le nom d'avenue du 26-Juin 1960, date du recouvrement de l'Indépendance.

² On est, à cet endroit, à 1 250 mètres d'altitude.

³ Si c'est là une habitude générale dans les villages, et sans doute encore assez fréquente dans les quartiers les plus pauvres, ils sont les seuls dans le centre-ville.

Pour comprendre cette population de sans abri (les enfants en priorité, mais les autres aussi, jeunes et adultes, puisqu'ils forment une vraie communauté), j'ai tout simplement pris comme terrain d'observation privilégié le petit groupe de marginaux installé juste sous l'hôtel¹ où je logeais, dans le haut de l'avenue de l'Indépendance, du côté où le commerce est le plus achalandé le jour. Vers 9 ou 10 heures du soir, quand un calme profond était tombé sur le quartier, je descendais passer un moment avec eux : ils restaient là, sous leurs arcades (toujours les mêmes), paisibles, les uns savourant la tranquillité, d'autres bavardant ou jouant avec ceux des enfants qui n'étaient pas encore endormis. Ils m'ont beaucoup appris sur cette étonnante vie familiale de la rue.

Presque personne ne parlant le français, j'eus d'abord recours aux services du portier de l'hôtel (un ancien bachelier en mathématiques resté chômeur - situation typiquement malgache) pour glaner un minimum d'informations. Je découvris par la suite que l'un des gardiens de voitures parlait très bien le français : le jeune O, âgé de 15 ans², fin et doux, que je pris alors partout avec moi comme interprète attitré, et qui fut l'un de mes meilleurs informateurs. Je me liais aussi avec un autre gardien de voiture, R (19 ans), aussi noir de peau qu'O est clair, qui, lui, ne parlait pratiquement pas un mot de français ; cela ne nous empêchait pas de faire des promenades côte à côte (une ville ne se découvre bien qu'à pied). Avoir avec soi un tel garde du corps n'était pas toujours dépourvu d'utilité - notamment pour me guider dans l'inextricable labyrinthe des escaliers tortueux et des multiples cheminements en cul-de-sac sur les pentes raides de la colline de Faravohitra qui surplombe Analakely, où R et O m'ont accompagné en galopant devant moi comme des chiots en liberté : ils en connaissaient visiblement tous les recoins comme leur poche, et sans eux je me serai perdu dix fois.

Avec le petit monde de l'avenue, parler n'était pas nécessairement important, au-delà de mon insatiable curiosité : passer un moment avec eux, les méprisés, les réprouvés, c'était leur témoigner un respect dont je perçus vite qu'il modifiait en profondeur nos relations. Je n'étais plus le *vazaha* (Blanc) à plumer, mais, sinon un ami, du moins une figure familière. S'il passait un vendeur ambulancier de beignets ou de thé, j'offrais (pour pas bien cher) la tournée générale, ce qui me permettait au passage de dénombrer ceux qui étaient éveillés. Le dernier soir avant mon départ, ils étaient ainsi 28 personnes, bébés non compris, pour une centaine de mètres d'arcades.

II - LE PETIT PEUPLE DES ARCADES

Malgré le froid nocturne et des conditions d'hygiène déplorables (sous les arcades, bien des endroits empestent l'urine, et tous doivent affronter des puces voraces et conquérantes), il s'agit là d'une population démunie de tout, mais qui paraît pourtant en relativement bonne santé³. Pour se laver, enfants et adultes peuvent avoir recours à des toilettes publiques (s'ils ont 500 Fmg pour en payer l'accès), ou alors, plus souvent, ils vont se laver dans un ruisseau proche, et ils font leurs besoins à l'intérieur des grands bacs à ordures métalliques du Zoma.

Pas d'originalités vestimentaires dans le monde de la rue : comme toute la population modeste, on s'habille aux fripes de survêtements de sport importés en vrac⁴, portés plus ou moins défraîchis ou carrément en lambeaux (c'est mieux, pour mendier).

Parmi eux, il y a plusieurs catégories que l'on peut distinguer.

¹ Le "Glacier-annexe", avec des fenêtres à persiennes de bois d'où l'on peut observer longuement sans être remarqué.

² Il avait, m'a-t-il dit, fui le domicile familial (proche de la capitale) à la mort de son père, un an et demi plus tôt, ayant atteint la classe de 3ème, ce qui témoigne d'un esprit fort délié. Je n'en ai pas appris beaucoup plus sur lui, mais son allure et ses manières ont semblé à mes amis malgaches celles d'un jeune de "bonne famille".

³ On ne voit guère de handicapés physiques dans ce centre-ville, si ce n'est, à la hauteur du Zoma, là où les bouchons quasi permanents bloquent longuement les voitures, deux ou trois handicapés mendiants, portés sur le dos d'un jeune : brandissant leurs jambes paralysées comme des étendards ou des éperons, ils abordent l'un après l'autre les véhicules immobilisés, sûrs que l'on ne pourra pas leur échapper. Il est évident que c'est pour eux que la mendicité est la plus rentable. Espérons que le gain est équitablement partagé avec leurs jeunes porteurs.

⁴ Ce qui a tué la couture artisanale et fait disparaître de la ville le costume traditionnel malgache, le *lamba*.

a) Les filles-mères mendiante

C'est avec les jeunes mères qui mendient leur bébé dans les bras que la relation est vite devenue la plus sympathique : elles qui étaient si exaspérantes quand elles mendiaient se révélaient charmantes, enjouées, pétillantes de malice et de surcroît, ce qui ne gêne rien, fort jolies...

Je me suis donc lié de sympathie avec leur groupe de huit, âgées de 13 à une vingtaine d'années, et même 25 ans pour la plus "vieille" (elle a déjà eu trois enfants). Sauf une, toutes sont arrivées avenue de l'Indépendance avec leurs parents, il y a très longtemps (elles étaient alors âgées de 3 ou 4 ans, ou un peu plus) : elles jouaient déjà ensemble quand elles étaient petites filles. A l'époque où le marché était là, affirment-elles avec un certain regret, elles pouvaient gagner leur vie en portant les paquets. Maintenant, elles ne peuvent plus que mendier. Mais il est vraisemblable qu'avec leur bébé sur les bras, c'est pour elles une activité très rentable, sans doute l'une des meilleures situations de la ville.

Tous les bébés sont nés en maternité (aucune des filles ne connaît de cas d'accouchement à même le trottoir), quitte à payer les soins à crédit, après être retourné mendier (ce n'est qu'une fois leur dette complètement réglée qu'on leur remettra les papiers de l'enfant). Les bébés paraissent en bonne santé, potelés et joufflus, bien éveillés. Ils prennent le sein aussi souvent qu'ils en ont envie, puisqu'ils ne quittent pas le giron de leur mère, et ces jeunes femmes ont visiblement assez de lait. Tous les bébés sont vaccinés, m'affirme-t-on (on peut en féliciter Médecins Sans Frontière). Les filles disent n'avoir connu qu'un seul cas de bébé mort dans la rue, en saison froide. Elles sont informées des techniques de contraception, mais trouvent que les pilules sont trop chères.

Les filles s'entraident en cas de maladie ou de faim. Elles dorment le plus souvent au même endroit, mais pas toujours (ce n'est cependant jamais bien loin). Une petite sœur d'à peine 6 ans, scolarisée chez des religieuses, dort aussi auprès d'elles sous les arcades. Elles disent refuser la présence de voleuses dans leur environnement, mais elles se plaignent de la police qui les arrête, leur enlève leurs pauvres affaires... Toutes disent qu'elles voudraient sortir de la rue, et apprendre un métier. Mais comment ?¹

Pendant que je bavarde avec les jeunes filles, j'observe le père de l'une d'elles (un quadragénaire assez fatigué) qui joue à côté avec deux de ses petits-enfants juchés sur ses genoux. Il leur manifeste toute la tendresse amusée de n'importe quel grand-père. Il avait été chassé de sa maison à la suite d'une escroquerie quand il est devenu veuf, il y a une dizaine d'années, et il a fixé sa vie de famille sous les arcades. D'autres adolescents (en particulier G, dès qu'il a du temps libre) adorent jouer avec les tout petits, alors qu'il n'y a aucun lien de parenté entre eux. Ainsi, malgré toutes les difficultés de la vie quotidienne, même dans la rue, la cohésion affective peut rester forte. Toutefois, dès que l'enfant grandit, il va aller, dès l'âge de 4 ans, mendier de façon autonome, au début au profit de sa mère, puis, de plus en plus, il gardera ses gains pour lui : la solidarité entre les gens des arcades reste quand même limitée.

b) Les adolescents gardiens de voiture

Sur le trottoir devant le pâté de maisons de l'hôtel, il y a une quinzaine d'enfants et de jeunes -toujours les mêmes ou presque- dont le métier est de garder les voitures qui viennent se garer dans la contre-allée (assez embouteillée : guider vers une place libre est donc rendre un vrai service). Leurs gains sont aléatoires, disent-ils, et nuls le dimanche, mais je les pense non négligeables : c'est l'un des meilleurs endroits de la ville pour garder les voitures, et certains m'ont confié avoir quelques économies, pour lesquelles ils trouvent des cachettes. Certains s'offrent aussi à laver les voitures garées, mais la police les pourchasse et confisque les seaux. D'autres vont gagner un peu d'argent en faisant les aides-maçons sur des chantiers. D'après les confidences des enfants et les estimations

¹ L'ONG Les Enfants du Soleil a l'expérience de ce genre de public à Antsirabé et à Fianarantsoa, avec des taux de réinsertion sociale par le travail très encourageants. Mais les moyens manquent pour ouvrir une action semblable dans la capitale.

des personnes compétentes, on peut évaluer leurs gains à au moins 10 000 Fmg par jour, soit plus que bien des salariés modestes.¹

Bien que très stable, le groupe n'a guère conscience de son unité, et pas de chef ni de hiérarchie. L'entrée en est libre, la sortie aussi (quelques enfants seraient repartis en famille). En fait, il ne serait pas possible qu'un enfant d'un autre quartier prétende venir garder les voitures ici sans l'accord des autres, de même que ceux d'Analakely se feraient reconduire manu militari s'ils tentaient d'aller s'installer sur la colline mitoyenne d'Antaninarenina, autre quartier rentable avec ses bâtiments administratifs et ses hôtels de luxe. Mais, dans les récits qu'ils m'ont faits, ces enfants disent avoir été bien accueillis par les autres, et même nourris par eux à leur arrivée. Certains avaient commencé par porter les paquets au marché dit de la Petite-vitesse (l'ancienne gare de marchandises, au bas de l'avenue, à gauche, où il y a aussi un bon nombre d'enfants, y compris de très petits), puis ils ont découvert que la garde des voitures ici était plus rentable, et ils s'y sont fixés.

Ils gardent les voitures uniquement de ce côté sud de l'avenue (à vrai dire l'emplacement le plus fructueux, car le plus fréquenté. En face, devant les agences d'Air France et d'Air Madagascar, c'est un autre groupe d'enfants : personne ne traverse ! De ma fenêtre, je pouvais les observer à ma guise. L'atmosphère est paisible, juste un peu excitée quand une voiture arrive et que chacun la suit quelques mètres dans l'espoir que c'est à lui que le conducteur la donnera à garder. Je n'ai vu qu'une fois une bagarre, pour une querelle sur le partage d'un cadeau reçu d'un automobiliste. Les deux jeunes (dont mon copain R) se sont mis torse nu et ont fait rouler leurs muscles en échangeant les menaces et les invectives les plus sonores, pendant que les gens de tous âges affluaient pour les calmer. Quelques coups de poings furent échangés sur la pelouse, puis ils se laissèrent séparer rapidement : l'honneur de chacun était sauf. Apparemment, ici, à l'inverse de ce que l'on voit pratiquement partout, les plus grands n'exploitent pas les petits.

Leurs conditions de vie ne sont donc pas des pires. Ils travaillent pendant les heures ouvrables, et disposent de toute la soirée pour se distraire entre copains sous les arcades. Ils font en particulier d'interminables parties de dés ou de cartes (ils jouent au rami, m'ont-ils expliqué, pour un peu d'argent bien sûr), dont rien ne peut les détourner ; parfois, une fille joue avec eux, non moins passionnée. Ils vont aussi se distraire dans les vidéos des quartiers populaires (y compris pour des films porno, bien que ceux-ci soient un peu plus chers). Visiblement, ils sont assez aguerris pour ne plus tenir compte du froid, toujours pieds nus sur le béton. Quand ils travaillent et que survient une pluie, ils enfilent une capuche ou une casquette, et continuent comme si de rien n'était. Ils sont plutôt maigres, très sales, mais en bonne forme².

Pour douze des garçons avec lesquels j'ai pu discuter, les âges sont très étalés : quatre grands ont 18 à 20 ans, quatre moyens de 15 à 17, trois petits 13 ou 14 ans, le benjamin seulement 9 ans. En fait, ce dernier n'est pas vraiment autonome : orphelin de ses deux parents, il dort sous les arcades auprès de sa grande sœur (mariée à un porteur du Zoma), avec laquelle il partage ses gains de la journée, qu'il complète en mendiant le soir. Trois des quatre plus grands sont arrivés âgés dans la rue (de 15 à 18 ans), tous les autres enfants sont arrivés entre 9 et 13 ans, deux d'entre eux encore plus petits (ils ne savent plus très bien quand), avec un frère ou une sœur aînés. Aucun n'est né dans le monde de la rue. L'un des grands, P, solide gaillard sympathique qui vit sous un carton avec sa femme (l'une des filles-mères mendiantes) et son bébé, dit être là depuis seulement quelques semaines (en tant que chômeur d'une usine de la zone franche fermée, après avoir été un enfant très pauvre ; les autres l'ont accepté parce qu'ils le connaissaient avant : en fait, P a fait divers allers et retours entre la rue et le monde du travail).

¹ Quelques exemples de prix (selon O) : un bon plat de riz (la nourriture essentielle pour un Malgache) = 2 000 Fmg, un bol de thé avec du pain = 1 000 F, un kg de bananes = 2 000 F, trois cigarettes = 500 F, un joint de cannabis = 100 F, un verre de rhum = 500 F (les petits disent ne pas en boire), une séance de vidéo = 500 F. Avec 10 000 Fmg, on peut donc assez bien vivre.

² La veille de mon départ, l'un des grands, P, s'est vilainement ouvert le pied sur une pointe métallique. Il a fallu que je donne de quoi le faire soigner à l'hôpital, où O l'a accompagné pour régler toutes les dépenses, ce dont il s'est acquitté à la perfection.

Dix sont d'ethnie merina, deux betsileo (l'autre peuple des Hautes Terres malgaches, le seul à fournir à la capitale un nombre d'immigrants non négligeable). Une moitié est née dans l'agglomération d'Antananarivo (y compris les deux Betsileo), l'autre dans des villages plus ou moins proches. Tous affirment être orphelins de père ou des deux parents. Plusieurs évoquent des conflits avec le parâtre (dont il est souvent mentionné qu'il est ivrogne).

Quant à la vie politique, ils étaient aux premières loges pour assister aux manifestations gigantesques (mais parfaitement pacifiques¹), qui, pendant tout le premier semestre de 2002, ont attiré 200 000 personnes tous les jours sur l'avenue de l'Indépendance. Mais, à la différence de ceux qui ont répondu à Bodo Ravalomanana, ceux qui m'en ont parlé ont dit s'en être désintéressés, seulement préoccupés par les pertes de gains dues à la grève générale, que ne compensaient pas le plaisir de quelques spectacles de rue gratuits et les cadeaux de *tee-shirts* qu'ils pouvaient récupérer des mouvements politiques.

Que sont devenus les grands qui étaient là autrefois ? Selon les enfants d'aujourd'hui, la plupart sont partis au centre NRJ², l'un des rares programmes au monde à s'intéresser aux grands de la rue (avec succès). Deux autres sont devenus vendeurs de rue avec l'aide de leur mère, et peuvent maintenant louer une chambre en ville. Devant moi, grands et petits nient qu'ils puissent devenir eux-mêmes voleurs ; ils rêvent, comme tant d'enfants de la rue dans le monde, de devenir chauffeurs (un métier d'hommes libres.)

Il paraît donc que, par rapport à bien d'autres situations dans l'univers des enfants de la rue, être gardien de voitures à Analakely est une situation (relativement) enviable par sa stabilité, sa rentabilité et son calme.

c) D'autres enfants visibles dans les rues

Au marché de la Petite-vitesse, l'activité est permanente, même s'il n'y a plus de trains pour animer la gare. On y vend de jour comme de nuit. De nombreux pousse-pousse font circuler les marchandises dans un joyeux désordre. C'est là que, la nuit, dorment, en plein air ou sous un étal, les maraîchers des campagnes voisines, qui arrivent le soir avec de lourdes charrettes à bras pour vendre leur récolte tôt le matin. Il y a donc foule en permanence, dont des enfants de la rue. Les moins de 10 ans sont mendiants, les plus grands sont porteurs dans le marché.

Chaque semaine, un éducateur des Enfants du Soleil passe pendant la nuit avec un véhicule, et leur propose de venir au "centre d'accueil et d'écoute", pour se laver et surtout dormir à l'abri. Le soir où j'ai accompagné la tournée, celle-ci a ramené 7 nouveaux enfants. Dans le centre de nuit, une maison très modeste dans un quartier éloigné, dormaient déjà, sur des matelas alignés sur le sol, 9 garçons (surtout des 7 à 9 ans). Dans une autre chambre, fermée à clé (prudence nécessaire), il y avait 5 fillettes (de 5 à 12 ans). Les uns et les autres dorment habillés ou vêtus d'un short ; sur les parties visibles des corps, pas de traces de maladies de peau ni de blessures, même aux pieds (alors qu'ils sont tous pieds nus). Pas non plus de maigreurs inquiétantes perceptibles.

L'expérience acquise permet aux éducateurs de pronostiquer qu'un quart des gamins recueillis va rester, c'est-à-dire revenir au centre les soirs suivants, en attendant le jour où l'enfant, à son rythme, sera mûr pour demander de lui-même à aller vivre dans l'un des foyers de l'ONG. Les trois autres quarts reviendront parfois, ou bien jamais... Il est démontré depuis longtemps que seul le respect de la liberté de l'enfant permet sa réinsertion sociale. La pratique des Enfants du Soleil en est une excellente illustration.

¹ "Sans un carreau de cassé", disent avec fierté les Tananariviens.

² Créé en 1987 par "Ra-Vince" (le RP Vincent Choppard), et dirigé maintenant par le successeur malgache qu'il a formé, le RP Eloi Rasolofosona, NRJ a pu remettre dans le monde du travail 270 jeunes de la rue (avec seulement 35 échecs). En 2002, environ 40 jeunes (de 14 ans à une vingtaine d'années) y apprennent la mécanique (les débouchés sont faciles), la maçonnerie (à l'embauche un peu plus difficile), et font de la poterie ou travaillent dans une ferme à 35 km de la ville. Ils gèrent eux-mêmes leur vie avec le plus possible d'autonomie.

Le soir, devant les grands hôtels et les bars où vont les étrangers, en particulier autour du très chic hôtel Colbert, sur la colline d'Antaninarenina, se pressent de nombreuses prostituées¹, et même, m'a-t-on affirmé, des travestis. Ils attendent la clientèle étrangère, assez nombreuse à Madagascar car le taux de change fait que, pour un retraité européen, le pays n'est pas cher. Ce n'est pas toujours une élite morale qui compose ce public, mais on parle peu de pédophilie, ni de prostitution de garçons (pas même sous la forme de gigolos pour dames esseulées, comme en Gambie).

Devant les bars, quelques jeunes attendent longuement, en portant un plateau rempli de cigarettes et de quelques préservatifs. Ce ne sont pas des enfants de la rue. Ils sont assez âgés (plutôt 18-20 ans). Leurs parents sont chômeurs ou décédés, mais ces jeunes², en général, ne dorment pas dans la rue (certains ont des chaussures au pied). Parmi eux, quelques filles³.

Les deux seuls enfants que j'ai vus cirer les chaussures, à la terrasse d'un restaurant de la vieille place Colbert (les serveurs les regardaient sans sympathie excessive), étaient deux frères de 12 et 13 ans. Ils étaient chaussés de sandales, pas trop mal habillés, et m'ont dit aller à l'école. Leurs gains seraient de l'ordre de 5 000 Fmg (la moitié de ceux des gardiens d'Analakely⁴).

Notons enfin que, ailleurs dans la ville, tous les gardiens de voitures ne sont pas non plus des enfants de la rue. Dans la partie la plus haute du centre historique, là où vont les touristes étrangers, les deux jeunes guides qui m'ont fait visiter les abords des ruines du palais du Rova⁵, d'origine visiblement très modeste⁶ et orphelins de père, avaient commencé tout petits à gagner ainsi un peu d'argent, dès l'âge de 8 ou 9 ans, en voisins. Ce n'est qu'une fois devenus grands qu'ils ont été formés pour guider les touristes et leur expliquer les rudiments de la culture malgache : petit boulot, inégalement lucratif, mais utile et plutôt agréable.

III - OPINIONS ET INFORMATIONS ENTENDUES DANS LES INSTITUTIONS

Il y a à Madagascar (destination qui fait rêver volontaires et donateurs) de très nombreuses ONG, dont plusieurs s'occupent d'enfants marginalisés, en général avec efficacité. On peut regretter que, le plus souvent, il n'y ait guère de coordination entre elles, voire plutôt, parfois, une certaine rivalité, discrète ou ouverte. Les actions de terrain sont des lieux où s'accumule une grande expérience empirique, que nous avons essayé de recueillir en leur rendant visite, Bodo Ravololomanga et moi⁷.

Au **centre NRJ**, nous avons eu ainsi une conversation particulièrement instructive avec trois jeunes sortis depuis longtemps de la rue (et qui font aujourd'hui honneur à ceux qui les ont guidés).

¹ Il semble que la société malgache ne stigmatise pas trop les prostituées, dont les familles accueillent les enfants sans difficultés. Rappelons que le Sida est beaucoup moins développé à Madagascar que sur le continent africain

² L'un d'eux me dit avoir été formé à la menuiserie où il est resté de 7 à 17 ans, mais on ne lui pas fourni d'outils pour vivre de son métier : il est parti faire ce tout petit commerce.

³ Venue d'un village proche avec accord de ses parents, T, l'une des jeunes vendeuses, avait commencé sa vie en ville comme petite bonne chez quelqu'un de son village, à l'âge de 13 ans (elle était payée 5 000 Fmg, qu'elle donnait à sa mère). Mais le patron était trop "méchant". Au bout d'un an, T est retournée chez sa mère, mais celle-ci s'est fâchée. T est donc revenue en ville, pour mendier au Zoma. Elle vit seule, sans ami ni bébé.

⁴ Autre image qui place ceux-ci, en perspective, dans le peloton de tête des gains de la rue : devant la grande poste d'Antaninarenina, où, sur le coup de midi, j'attendais quelqu'un, j'ai observé pendant une bonne demi-heure un vieux monsieur, digne et triste, qui mendiait silencieusement en tendant un chapeau. Les gens passaient, nombreux, sans jamais le voir : il n'a pas obtenu un seul don pendant cette demi-heure (du moins avant le mien, qui l'a étonné).

⁵ Ils sont 49 jeunes guides, organisés en coopérative.

⁶ Autrement dit d'ascendance autrefois servile (*andevo*), d'après Bodo Ravololomanga, qui sait parfaitement décoder les signes.

⁷ Il ne s'agit pas ici de présenter chaque institution, encore moins de les évaluer, mais uniquement de reproduire les informations utiles à notre démarche.

Comme toujours en pareil cas, ils restent d'excellents informateurs sur ce qui se passe dans la rue, ne serait-ce qu'en écoutant les petits qui viennent d'en sortir. Tous les trois avaient vécu à Analakely ou près du lac Anosy de l'âge de 12 ans à celui de 15. Avant de partir dans la rue, l'un d'eux travaillait au marché, et il y connaissait déjà un groupe de grands (des plus de 20 ans), qui l'ont alors accueilli facilement pour qu'il puisse dormir avec eux. Les deux autres ont été accueillis sans problèmes dans des groupes d'assez bonne taille, aux âges relativement diversifiés.

Ils confirment qu'en général, on change de groupe en grandissant, donc en changeant d'activité principale : les petits mendient, les moyens "picorent" (honnêtement ou non), les grands gardent les voitures. Il arrive que des grands volent les petits qui dorment seuls, les menacent avec un couteau, parfois les battent, mais il n'y a jamais de vols au sein du groupe lui-même.

Les grands fréquentent les prostituées (une passe avec une femme âgée ne coûte que 2 000 Fmg), en général sans préservatif. Depuis quelques années, il y a des homosexuels qui tentent d'attirer les jeunes (pas les petits), mais c'est très discret.

A notre question : "Que sont devenus les anciens de la rue ?" La réponse fuse, unanime : "voleurs" ou "grands bandits".

Quant aux enfants des *4'mi*, nés dans la rue, les garçons quittent leurs parents dès 6 à 8 ans. Ils sont perçus comme différents des autres enfants de la rue, et plus dangereux. Ils ne sont pas intéressés par les centres d'accueil : ce qu'ils veulent, c'est gagner de l'argent, notamment pour aider leurs parents, sans être trop regardant sur les moyens. Les filles, elles, restent sur place, et se prostituent dès 13-14 ans.

Selon Mme Rivo, d'**ENDA-Océan Indien**, ONG qui apporte ses compétences d'éducation informelle dans les bidonvilles comme Lalamby et surtout aux programmes qui recueillent les enfants, beaucoup de petits mendient pour leurs parents, qui restent cachés en retrait. A partir de 6-8 ans, ils font plutôt de la fouille d'ordures (ils collectent le cuivre, l'aluminium, les os... : tout ce qui se revend - le monde de la rue est très bien informé sur toutes les opportunités économiques). Ces enfants circulent donc toute la journée, mais ils restent stables la nuit, à peu près toujours aux mêmes endroits.

Médecins Sans Frontière s'efforce, depuis 1992, d'apporter à tous les enfants qui vivent dans la rue une médecine de qualité, avec l'aide de médecins et pharmaciens malgaches bénévoles qui font des tournées de nuit, ainsi que d'animateurs sociaux, de psychologues, de juristes¹... Les maladies constatées dans la rue sont assez banales : malnutrition, faible croissance, dents abîmées (les soins dentaires sont chers : 75 000 Fmg pour une carie)². Il y avait naguère des naissances sur le goudron (ou dans les bacs à ordures), mais plus maintenant.

Selon Mme Brigitte Doppler, qui connaît fort bien la situation, il y a peu de vrais enfants de la rue. Sur les 5 600 enfants dénombrés dans les rues d'Antananarivo (surtout dans les quartiers Anosibe, Isotry, Analakely...), la grande majorité reste liée à ses parents ; ils sont arrivés dans la rue avec leurs géniteurs, ou ils sont nés dans la rue. La grave crise politique du premier semestre 2002 n'a pas provoqué un afflux visible d'enfants dans les rues³.

¹ Il faut aider chaque enfant à avoir des papiers d'identité (les démarches sont assez compliquées) et, le cas échéant, à déposer une plainte en cas de maltraitance : les signalements augmentent depuis trois ans (la police et la justice réagissent bien).

² L'ONG Manao-DE constate que c'est plutôt parmi les enfants travailleurs que de nombreux petits sont marqués par un excès de travail (port de briques, de sacs de charbon de bois trop lourds...), par des maltraitances intra-familiales et par diverses humiliations (par exemple, l'obligation répugnante d'avoir à vider les pots de chambre).

³ D'après le RP Sylvain Urfer, curé du grand quartier pauvre qu'est Anosibe (80 000 habitants), la crise a surtout touché les classes moyennes : les pauvres ne sont pas sensiblement plus pauvres qu'avant.

Dans les rues, il n'y a pas trop d'exploitation des petits par les grands : la tradition malgache d'entraide est encore forte. Il y avait peu de violences envers les enfants dans la société merina traditionnelle (les garçons étant beaucoup plus choyés que les fillettes, mises très tôt au travail). Mais de plus en plus d'enfants sont envoyés de la campagne pour travailler en ville. Trop exploités par leurs patrons, ils s'enfuient, et se joignent à des familles de la rue, pour composer avec elles une unité d'entraide économique. Les adolescents peuvent se mettre en ménage dès 15 ou 16 ans. On ne connaît pas de cas de mère prostituant elles-mêmes leurs filles, mais celles-ci s'y mettent de leur plein gré dès 12 ou 13 ans (ce dont les mères souffrent).

Les enfants de la rue circulent dans les diverses parties de la ville, du moins le jour, mais il y a des territoires par quartiers bien définis : les problèmes ne sont pas les mêmes partout, ni les gains : 10 000 Fmg par jour au centre, 2 500 F en périphérie. Il y a chez les enfants un "patriotisme de quartier", d'où des bagarres contre les "envahisseurs", mais jamais bien méchantes. Autre différence spatiale : les marginaux du centre-ville se défonce au cannabis, ceux la périphérie à l'alcool.

Au total, ces enfants vivent une exclusion bien réelle, mais sans subir de grandes violences.

Le centre **Accueil des sans abri** (ASA), piloté par les frères franciscains, s'occupe depuis une dizaine d'années de la réinsertion sociale des adultes de la rue, qui sont stabilisés puis soigneusement formés pour aller s'installer comme paysans dans des régions peu peuplées à l'ouest de la capitale. Il s'agit d'une resocialisation par familles entières (l'expérience montre qu'il n'y a succès que si la femme est d'accord). Cela nous permet donc d'observer les relations parents-enfants dans cette population en grande détresse. Selon les responsables de l'ONG, les relations parents-enfants chez les *4'mi* sont tendres avec les petits, brutales avec les adolescents. Mais dans l'ensemble, un minimum de solidarité est nécessaire pour survivre, et la famille reste une valeur forte, même dans la rue. En fait, il n'y a pas d'enfants âgés au centre ASA, car tous sont partis dès leur jeunesse pour mener leur propre vie. En règle générale, les enfants des *4'mi* refusent les institutions, car ils n'ont aucune stabilité et n'acceptent aucune discipline.

La difficulté, pour nous qui voulons précisément analyser ces relations, c'est que ces adultes ont des histoires compliquées, avec des mariages successifs, des ruptures, souvent douloureuses, perçues comme honteuses : "La difficulté principale, disent le Frère Jacques Tronchon et Hugues Andriafanomezana, est que les adultes parlent le moins possible de ces questions délicates (les premiers ménages, les enfants partis...). Les enfants eux-mêmes n'en parlent pas, et se réfugient derrière leurs parents. Impossible de mettre à jour les dysfonctionnements..."

ASA a bien voulu nous autoriser à dépouiller le fichier des familles, rempli par son service social. Les réalités sont apparues assez vite. Dans un groupe de 58 personnes, dont 12 pères et 12 mères, d'âges assez diversifiés¹, une jeune femme de 21 ans (fille de l'un des couples, mais elle-même mère d'un bébé), et 33 enfants, dont vingt de moins de 6 ans, onze de 6 à 12 ans et seulement deux adolescents (14 et 15 ans). Autrement dit, il se confirme que, pour l'essentiel, les petits enfants sont là, avec leurs parents, mais pas les grands.

A l'**Aumônerie catholique des prisons** (le centre Tonga Soa), le RP Jérôme s'efforce d'aider à se rétablir ceux qui sortent de prison. Parmi les jeunes libérés, il y a beaucoup d'échecs (pas de travail pour eux, manque de discipline, problèmes de drogue...), d'autant plus qu'ils sont souvent rejetés par leur famille, qui voit la prison comme une souillure.

Il y aurait dans la prison² entre 50 et 100 mineurs, de 13 à 18 ans, principalement accusés de vols à la tire, de viols, "d'association de malfaiteurs"... Ils sont, en principe, bien séparés des adultes

¹ Les pères ont de 20 à 66 ans (un seul a moins de 25 ans, 3 ont de plus de 50 ans), soit en moyenne 39 ans ; les mères de 22 à 43 ans (3 ont de moins de 25 ans, 6 de 40 à 43 ans), soit en moyenne 34 ans.

² Le temps nous a manqué pour visiter.

incarcérés, mais ils attendent longtemps : la plupart ne sont pas encore passés en jugement (la justice est peu dynamique, et les avocats gourmands).

Trois jeunes ex-détenus¹ nous apprennent qu'ils ont vu des enfants de la rue incarcérés (dès l'âge de 11 ans), essentiellement pour vol. Le plus petit recevait la visite de sa mère, les autres jamais. Ces grands connaissent tous d'anciens enfants de la rue qui sont devenus voleurs, mais ils espèrent que les petits, une fois libérés, auront compris en prison la nécessité de changer de vie.

C'est l'une des fonctions de l'ONG suisse **Sentinelles**, qui vient -entre autres interventions en prison et ailleurs- d'ouvrir un centre de rééducation pour une demi-douzaine d'adolescents qui ont été libérés mais ne peuvent retourner parmi les leurs : c'est souvent le cas de jeunes de "bonne famille" condamnés pour des viols collectifs (des "tournantes" inspirées par les films porno, commises par des enfants de plus en plus jeunes). Quant aux filles incarcérées, il s'agit le plus souvent des petites bonnes d'origine rurale qui, trop exploitées, ont volé leurs patrons. Il y a aussi quelques cas d'infanticides et d'avortements qui se sont mal passés.

C'est le centre **Akrany Avoko**, à une vingtaine de km au nord d'Antananarivo, dirigé par Mme Hardy, qui accueille les filles mineures délinquantes, placées par le juge des enfants (Médecins Sans Frontière en amène aussi). Structure ouverte et chaleureuse, elle ne connaît pratiquement pas de fugues. Sur les 80 filles, 35 sont des "petites bonnes" voleuses², 30 des fugueuses (surtout par refus de l'école) et quelques jeunes filles de la rue de 15 à 17 ans, ex-prostituées. Certaines sont filles-mères : 6 bébés vivent en ce moment au centre. Il y a quand même quelques jeunes filles (une quinzaine) enfermées en prison à Antananarivo, surtout des récidivistes.

Pour les délinquants garçons, il existe un centre de rééducation non loin d'ici, mais c'est une structure fermée, à discipline sévère, que nous n'avons pas pu visiter.

Additif : la situation à Antsirabé

Je tenais à sortir au moins une fois de la capitale, qui ne peut résumer un pays. Cela permettait d'apercevoir un tout petit peu le monde rural merina, et les relations complexes de l'homme et du milieu. Je voulais surtout avoir un aperçu de la situation des enfants de la rue d'une autre ville, fût-elle de taille bien plus réduite qu'Antananarivo.

A 170 km au sud d'Antananarivo, Antsirabé³, station thermale renommée à l'époque coloniale, au climat agréable, est perçue comme un petit paradis par les touristes (et par les ONG, qui s'y pressent en nombre), mais la population y est nettement plus pauvre qu'à Antananarivo. C'est ainsi qu'on y voit, dans les rues de nombreux pousse-pousse, que leurs tireurs s'échinent à faire circuler sur des chaussées en mauvais état, souvent en pente forte, pour une bouchée de pain.

Nous avons pu discuter avec un garçon du "village" des Enfants du Soleil. Le petit B, 15 ans, avait passé une année dans la rue (entre 12 et 13 ans), avant d'être accueilli dans le foyer des garçons et rescolarisé avec succès : il parle bien le français et il a les idées claires.

Selon les souvenirs de B, certains groupes de la rue comportaient des enfants très petits (dès l'âge de 6 ans). Il y avait aussi des grands, arrivés dans la rue déjà âgés, dit-il, qui vivaient seuls,

¹ Dont un ex-enfant de la rue de 21 ans, venu du grand port de Mahajanga (Majunga), pupille négligé par un tuteur incapable, il était porteur à Anosibe ; il s'est laissé embarquer dans un cambriolage par l'ami (voleur professionnel) qui l'hébergeait, et ils se sont fait prendre.

² Dans la ville, il y a beaucoup de petites bonnes (de 8 à 16 ans) venues de la campagne, placées par leurs parents, qui récupèrent le salaire (20 000 à 75 000 Fmg). Il n'existe pas de "placeuses" professionnelles.

³ Avec près de 150 000 habitants, c'est la troisième ville de Madagascar.

essentiellement de vols, mais pas de filles, ni petites ni grandes. Tous sont originaires d'Antsirabé : à sa connaissance, il n'y a pas de circulation des enfants entre la ville et la capitale¹.

B faisait partie d'un groupe de cinq enfants, âgés de 10 à 13 ans, avec un grand de 16 ans (il ne sait pas ce qu'est devenu ce dernier). Il avait commencé à mendier seul, puis il a été accepté par ce groupe, l'accord de tous étant obligatoire. La nuit, ils dormaient tous ensemble, sous un étal du marché, mais chacun mendiait de son côté. B gagnait en moyenne 2 500 Fmg par jour, 5 000 F le samedi (jour du marché), mais pratiquement rien le dimanche. Il a parfois connu la faim, mais, dans ce cas, les membres du groupe s'entraident. Il a vu un enfant mourir dans la rue (d'un "mal de ventre", sans plus de précision). Son groupe n'était pas très stable : en un an, il a vu deux autres enfants arriver, et quelques membres faire des allers et retours.

Quand les enfants dorment en groupe, les grands ne les embêtent pas ; tout seuls, ils se sentent en danger. Il peut y avoir des batailles entre les groupes d'enfants, mais elles sont peu violentes et n'occasionnent pas de blessures. Les groupes n'ont pas de territoire propre : tout le monde peut aller et venir partout dans la ville. Quelques enfants fument du tabac ; les grands, eux, "montent à l'arbre", c'est-à-dire fument du cannabis (celui-ci -vendu par des adultes- vaut 1 500 Fmg, contre 250 F pour la cigarette de tabac). Dans la rue, l'enfant qui se fait prendre en train de voler est battu par la foule, puis emmené au poste, où la police le rosse à nouveau, avant de le mettre en prison² ou de l'envoyer dans un centre pour délinquants.

D'après le président des Enfants du Soleil, Pierre Boutaud, l'offre de réinsertion sociale aux gamins de la rue de la ville a été très efficace : actuellement, il ne reste plus à Antsirabé que neuf vrais enfants de la rue, qui tous veulent y rester. L'association va donc fermer son centre d'écoute et redéployer ses moyens.

Plus au sud, à Fianarantsoa³, où les Enfants du Soleil agissent aussi, la misère est très grande en milieu rural, aggravée par l'insécurité causée par les voleurs de bétail, dont les attaques armées, de plus en plus violentes, provoquent la famine et des fuites massives des paysans vers la ville, qui n'a rien pour les accueillir. L'éclatement forcé des familles provoque l'afflux de nombreux enfants dans les rues de la ville, souvent en mauvaises conditions de santé : c'est sans doute là que la situation est la plus grave de toute la Grande Ile.

CONCLUSION

La condition des enfants de la rue d'Antananarivo n'est donc pas particulièrement grave⁴. Leur vie n'a rien de commun avec la violence permanente subie par leurs homologues de Nairobi. Ceux d'Abidjan ont l'avantage de pouvoir circuler de quartier en quartier, pour le plaisir ou, plus encore, pour éviter des ennuis (mérités ou non). Au contraire, les enfants de la rue d'Antananarivo sont étonnement sédentaires : venus d'un court rayon autour de la ville (tout comme l'essentiel des citoyens adultes), ils ne bougent pratiquement pas de leurs lieux de travail : on a vu que ceux d'Analakely ne traversent même pas l'avenue de l'Indépendance⁵... Il est vrai que ceux que j'ai observés occupent le meilleur emplacement possible, le plus rentable (avec ceux du quartier Antaninarenina). Mais cela signifie aussi que personne ne cherche à les en déloger pour prendre leur place, alors qu'au Plateau d'Abidjan, les gardiens de voiture les plus âgés ont évincé ou vassalisé les adolescents. Dans un contexte culturel où la violence n'est pas familière, la faible pression qui s'exerce sur ces garçons explique l'aménité de leurs relations, en particulier que les plus grands ne

¹ Ou du moins très peu : Marie Morelle a quand même rencontré à Antananarivo quelques rares jeunes qui avaient été d'abord enfants de la rue dans d'autres grandes villes (information personnelle, 2003).

² Où, heureusement, les enfants sont à l'écart des adultes.

³ Chef-lieu du pays betsileo, à 400 km au sud d'Antananarivo (125 000 habitants).

⁴ Il est vraisemblable que les nombreuses réinsertions sociales dues à des programmes comme les Enfants du Soleil et NRJ, en limitant le nombre des enfants de la rue, ont considérablement réduit la gravité du problème.

⁵ Même si, on l'a dit, ils ont une connaissance parfaite de toutes les ruelles de la vieille ville.

soient pas prédateurs sur les plus petits de leur groupe (qu'ils le soient sur les autres enfants, c'est classique, mais apparemment ils n'y ajoutent pas les manifestations de sadisme que l'on constate souvent ailleurs).

Quant aux causes du phénomène, elles sont banales : comme partout, c'est la déstructuration de la famille en milieu populaire, avant tout dans les couches sociales les plus précarisées, issues des strates inférieures d'une société fortement hiérarchisée et discriminante de longue date. Comme partout dans le monde, ces enfants ont pratiquement tous souffert de déchirures familiales, de maltraitances ouvertes ou sournoises, qu'ils ont fuies pour chercher refuge dans les rues du cœur de la ville.

Ce qui est très original, à Antananarivo¹, c'est la présence dans la rue de familles complètes, et ceci depuis une vingtaine d'années. Bien sûr, ces familles ont pu être largement recomposées au fil du temps, mais on y voit des parents et même des grands-parents qui exercent avec amour leur fonction éducative - même s'il s'agit avant tout d'une éducation à la survie, par tous les moyens, licites ou non.

On a donc là une situation clairement différente du monde des enfants de la rue stricto sensu. Ceux que l'on appelle par convention les enfants de la rue, parce qu'on les repère à ce critère simple et objectif qu'ils dorment habituellement dans la rue, sont en fait, bien plus profondément, des enfants en rupture avec les adultes (et d'abord avec leurs parents, qui, bon gré ou mal gré, ont failli à leurs tâches éducatives). Ce sont toujours des enfants en déficit affectif, et ce qui est le problème détermine la solution : il est indispensable de combler cette carence affective pour permettre à l'enfant de se resocialiser². Les enfants des adultes de la rue représentent donc une problématique singulière : ce sont des enfants, qui, même sur le coin de trottoir où ils ont passé leurs primes années, ont été entourés de la chaleur affective de leurs parents, comme tous les enfants "normaux" (ou à peu près). Ils ne souffrent donc pas, a priori, de cette carence d'affection parentale qui détermine le comportement des vrais enfants de la rue.

Se pose donc la question du devenir de ces enfants nés de populations marginalisées. On a vu que, dès l'âge de 4 ou 5 ans, ils vont mendier, d'abord en rapportant l'argent à leurs parents, puis en gardant de plus en plus leurs gains pour eux. Les filles, à partir de 13 ou 14 ans, se prostituent, et gagnent bien leur vie en mendiant avec un bébé sur les bras. Elles sont indépendantes de leurs parents, mais elles restent proches d'eux à la fois physiquement et affectivement. Et les adolescents, où sont-ils ?

Voici l'énigme qu'un temps de recherche trop bref n'a pas permis de résoudre : je n'ai pas retrouvé les fils des *4'mi*. On a vu que, dans la rue, les gardiens de voiture sont tous arrivés dans la rue à l'âge de 10, 12, 14 ans (quelquefois moins, mais c'était alors en compagnie d'un frère aîné). Dans les institutions de réinsertion, que ce soit pour enfants et jeunes (Enfants du Soleil, NRJ...) ou pour adultes de la rue (ASA³), on ne trouve pas non plus les anciens enfants élevés dans la rue : les responsables affirment que ceux-ci, habitués depuis toujours à une totale liberté de mouvements, ont trop peu d'aptitude à un minimum de discipline pour pouvoir s'adapter aux règles collectives. Alors que deviennent-ils ?

On peut supposer qu'ils basculent facilement dans la grande délinquance : a priori, être né sur les marges de la société ne prédispose guère à la recherche de la normalité, mais bien plutôt au

¹ Il faudrait pouvoir comparer avec la situation des grandes villes indiennes, qui connaissent elles aussi une "population de la rue" massive et ancienne.

² Ce qui exige une approche toujours personnalisée, et des structures de taille suffisamment réduites pour respecter l'individualité de l'enfant, sa liberté et sa personnalité. Ce sont les principes que promeut la fédération ESPPER ("Ensemble pour soutenir les programmes et projets en faveur des enfants de la rue"), dont les Enfants du Soleil sont une belle illustration, avec les succès pédagogiques correspondants.

³ On m'a affirmé, mais sans preuves précises, que de nombreux adolescents avaient refusé de suivre leurs parents accueillis dans la plus grande opération de resocialisation des adultes marginalisés, les villages Akamasoa du fameux Père Pedro (que je n'ai pu rencontrer).

glissement vers les franges les plus asociales. Pour démontrer solidement cette hypothèse, il aurait fallu pouvoir mener une enquête sur le monde des truands et des criminels, et d'abord en prison. Le temps m'a manqué. Souhaitons que d'autres puissent continuer la démarche et apporter une réponse irréfutable à cette question.

Si l'on n'accepte pas la fatalité d'une exclusion définitive pour une partie de la jeunesse malgache, on doit aussi réfléchir à une pédagogie de réinsertion destinée cette population spécifique. Car aucune destinée déviante n'est jamais impérativement prédéterminée. Les méthodes seront, sans doute, différentes de celles qui ont fait leurs preuves avec les enfants de la rue¹. Il faudra en imaginer d'autres pour éviter que ne s'aggrave un problème qui concerne la sécurité de tous.

¹ A mon départ, O est retourné chez sa mère, du côté de l'aéroport d'Ivato. Il est vrai que, dans le peu de jours où nous sommes côtoyés, j'ai exercé sur lui une pression sans vergogne (par exemple, quand, avec l'équipe de nuit de Médecins sans Frontière, nous visitons les vieux qui dorment dans la rue, j'insistais lourdement : "Tu as vraiment envie d'être comme eux quand tu seras grand ?"). Nous avons cherché pour lui une solution permettant un retour au collègue du côté du foyer pour ex-détenus de Sentinelle. Il a finalement choisi de lui-même la solution la plus simple. Quant à R, beaucoup plus adulte, il n'a pas voulu rejoindre le centre NRJ. Mais Bodo Ravololomanga continue à le voir de temps en temps sous les arcades, avec toujours la même cordialité. Voici les dernières nouvelles qu'elle m'a envoyées (fin octobre 2003) : "R a une compagne qui attend un bébé. Il travaille toujours dans la rue, mais, au moins, il rentre le soir chez sa femme. Ils ont une cabane au bord des rizières à Ankorondrano. F, le jeune aux cheveux longs, a été chez moi hier soir. Je vais faire un article sur son histoire de vie. Il m'a signalé son désir de ne plus dormir dans la rue, avec sa femme et ses deux filles. Il m'a demandé de l'aider pour le paiement de son premier loyer du mois, chose que j'ai acceptée avec joie..." Voilà donc une démarche de recherche qui aura été socialement utile...